

ENRIQUE RAMÍREZ

Un prix soumis à rude concurrence

Évidemment, l'action la plus médiatique de l'ADIAF, c'est le prix Marcel Duchamp. Son originalité tient au fait que les collectionneurs établissent directement la liste des nommés. Dans un vote, chacun donne au départ quatre noms. Les plasticiens ayant obtenu plus de cinq voix sont soumis à deux comités de sélection internes successifs, aboutissant à la désignation des quatre finalistes, laissés eux, entre les mains d'un jury international. Mais la visibilité du « Duchamp » doit beaucoup au partenariat noué dès l'origine avec le Centre Pompidou qui, chaque année, expose le lauréat durant trois mois. Au début, le travail des quatre finalistes était parallèlement présenté à la FIAC. « Cela nécessitait un lourd investissement de leur part pour quatre jours d'exposition, analyse le galeriste Michel Rein. Heureusement, la formule a changé. » En effet, depuis 2016, le Centre Pompidou invite les quatre lauréats, « ce qui leur garantit d'être vus par des milliers de visiteurs », poursuit Michel Rein. Cette exposition, essentielle, est en partie financée par l'ADIAF. L'aide habituelle de 7 500 € par artiste est cette année portée à 10 000 €, en raison de la situation économique. Simultanément, l'association organise des expositions internationales (une vingtaine depuis 2010), dans le but d'assurer le rayonnement de ses artistes.

Alors, quel bilan peut-on aujourd'hui tirer de cette aventure ? Lorsque le prix Duchamp a été lancé, son ambition était de devenir l'équivalent de son cousin britannique, le puissant Turner Prize. Actuellement, « il est le plus important des prix français », reconnaît Éric Dereumaux, directeur de la galerie RX. Les artistes en sont d'ailleurs conscients. « Il a indéniablement aidé au fait qu'on prenne mon travail au sérieux, en tout cas beaucoup plus au sérieux qu'auparavant », constate Thomas Hirschhorn, lauréat de la première édition, en 2000. Laurent Grasso, lauréat 2008, mesure pour sa part, la chance qu'il a eue de voir ses œuvres « voyager de la Belgique à la Corée et à la Chine ». Quoi qu'il en soit, le prix est soumis à une concurrence de plus en plus rude. Conséquence : « Comme dans un jeu de l'oie, il permet de gagner quelques cases sans conduire directement à l'arrivée », résume Michel Rein. Une chose est sûre, l'ADIAF est à un tournant de son histoire. Quelle direction prendra-t-elle



Les nommés du prix Marcel Duchamp 2020 :
Alice Anderson, Enrique Ramirez,
Kapwani Kiwanga, lauréate,
et Hicham Berrada.
© MANUEL BRALIN

lorsque Gilles Fuchs aura passé la main ? Pour le moment, l'association continue de peaufiner son fonctionnement, en développant notamment l'outil numérique. Durant le confinement, des visites virtuelles d'atelier par vidéo-conférence avaient ainsi été organisées, procédé conservé depuis car il permet de toucher des collectionneurs habitant en région. L'ADIAF entend surtout poursuivre son expansion internationale. Dès que prendra fin la crise sanitaire. Des expositions en Chine, Russie, États-Unis et Colombie sont d'ores et déjà envisagées. Enfin, il faut trouver de l'argent, nerf de la guerre. Le budget de l'association (hors expositions internationales) tourne aux environs de 350 000 €, dont la moitié provient des cotisations des membres, auxquelles s'ajoute le mécénat. La volonté ne manque pas mais il faudra quand même trouver le bon chemin. ■

à voir

« Prix Marcel Duchamp 2020,
Alice Anderson, Hicham Berrada, Kapwani
Kiwanga, Enrique Ramirez »,
et « Les vingt ans du prix Marcel
Duchamp », jusqu'au 4 janvier 2021.